

## *La Lecture littéraire*, n° 1

### AVANT-PROPOS

Qu'attendre d'une revue littéraire consacrée à la lecture ? Un tel projet peut sembler non seulement tautologique (toute réflexion sur le texte n'est-elle pas – inévitablement - lecture de ce dernier ?), mais aussi passablement flou. Qu'entend-on, en effet, par « lecture littéraire » ? S'agit-il d'une approche particulière (cette lecture critique, documentée et savante que l'on pratique entre professionnels) ou de l'examen d'un *corpus* spécifique – celui de la littérature, précisément? (mais ne retombe-t-on pas, alors, dans les apories traditionnelles sur la définition du « littéraire » ?)

L'ambition de *La Lecture littéraire* est simplement de prendre acte de la nouvelle façon d'appréhender les textes qui est née en Allemagne dans les années 1970 et s'est depuis largement développée. Face aux deux questions, dont la naïveté ne doit pas cacher l'importance, « qu'est-ce que la littérature ? », « comment étudier les textes ? », les théoriciens ont redécouvert la pertinence de cette réponse si simple qu'on l'avait oubliée : la littérature, c'est ce qu'on lit - ou, plus exactement, ce qu'on continue à lire. Sous l'influence de la pragmatique (qui, la première, s'est demandée « que font les locuteurs avec le langage ? »), l'analyse s'est déplacée des problèmes de génération (d'où vient le texte ?) et de description (comment se présente-t-il ?) aux problèmes de réception (comment est-il appréhendé ?). L'approche immanente (legs du structuralisme triomphant) a cédé la place (ou, plutôt, s'est élargie) à l'étude de l'interaction texte/lecteur. Démontrer l'activité de lecture a ainsi un double intérêt : mettre au jour la mécanique textuelle (ce qui renseigne sur le fonctionnement de l'œuvre) ; identifier la réaction du lecteur (ce qui éclaire notre relation à l'écrit).

Notre objectif est donc d'étudier la lecture. Mais quelle lecture ? Si, depuis les travaux de l'Ecole de Constance, on entend dégager ce qui se joue dans le rapport au texte, le lecteur passé au crible a pris des visages fort différents.

La division principale oppose les théories internes aux approches externes. Les théories internes, comme leur nom l'indique, ne sortent pas du texte : elles sont fondées sur l'idée que les effets de l'œuvre sont inscrits dans ses structures. Dès lors, l'enjeu n'est pas de dégager l'interprétation de tel ou tel, mais le parcours imposé par le texte à tout lecteur. Ce dernier est considéré comme un rôle, une instance abstraite et présupposée par l'œuvre.

Les poéticiens de la lecture ont cependant le choix entre deux options :

- identifier le *lecteur implicite* induit par l'existence des stratégies textuelles ;
- s'intéresser au *lecteur modèle* tel qu'on peut le reconstruire à partir des intentions objectives de l'œuvre.

La première démarche est représentée par les travaux de Michel Charles (*Rhétorique de la lecture*, Paris, Seuil, Coll. « Poétique », 1977)<sup>1</sup> et de Wolfgang Iser, (*L'Acte de lecture*, trad. franç., Bruxelles, Mardaga, 1985)<sup>2</sup>. M. Charles proposa d'étudier le texte comme « machine à produire des lectures » ; W. Iser examine la place réservée au lecteur dans le jeu textuel avec les points de vue.

La seconde démarche est parfaitement illustrée par *Lector in fabula* d'Umberto Eco (trad. franç., Paris, Grasset, 1985)<sup>3</sup>. Le Lecteur Modèle, pour le sémiologue italien, c'est l'instance capable de restituer l'ensemble des interprétations programmées par le texte. Alors que W. Iser s'interroge sur la lecture minimale d'une œuvre (sur cette dimension de la lecture partagée par tous les lecteurs parce que dépendant du texte), U. Eco tente de dégager la lecture optimale (celle d'un lecteur qui répondrait parfaitement aux sollicitations des structures textuelles). Le modèle de Eco est donc plus riche que celui de Iser, mais aussi plus susceptible d'être taxé de subjectivité (le critique n'érige-t-il pas en norme sa propre vision d'un texte ?).

Les théories externes délaissent l'étude *de l'effet* pour se consacrer à l'examen de la *réception*. Au lieu de subordonner le lecteur au texte, elles soumettent ce dernier au lecteur. Se fondant sur l'inachèvement structurel de l'œuvre et sur la relativité historique de toute interprétation, elles font valoir que le lecteur a toujours la liberté d'enrichir le texte de contenus nouveaux. Leur objet, c'est donc la lecture en situation, en tant que réception effective. La pratique lectorale est cependant un processus complexe qui se décompose en plusieurs étapes. Aussi les théories externes se distinguent-elles selon la phase qu'elles choisissent d'analyser. Il leur est ainsi possible de se concentrer sur :

- *l'avant* de la lecture (les conditions d'existence des représentations que l'on construit en lisant) ;

- le *pendant* de la lecture (le processus de lecture en tant que tel, son fonctionnement, ses modalités) ;

- *l'après* de la lecture (ses résultats, ses effets sur un lecteur particulier ou un public déterminé).

L'étude de *l'avant* de la lecture renvoie essentiellement à l'approche cognitive telle qu'elle a magistralement été menée par Bertrand Gervais à la suite des travaux de Paul Ricoeur. *Récits et actions* (Longueuil, Le Preambule, 1990) analyse la façon dont le lecteur (envisagé comme sujet cognitif) se représente les actions avant leur intégration à une narration. Lire un récit, pour Gervais, c'est comprendre les actions qui y sont représentées. Son étude porte ainsi sur *l'endo-narratif* (cette pré-compréhension de l'action sans laquelle le récit ne serait pas lisible).

La réflexion sur le *pendant* de la lecture est, parmi les approches externes, celle qui s'est le plus développée ces dernières années. Parmi les analyses les plus stimulantes, figurent les travaux de Michel Picard. *La Lecture comme jeu* et *Lire le Temps* (Paris, Minit, 1986 et 1989)<sup>4</sup> proposent d'appréhender la lecture littéraire comme un jeu (au sens fort du terme, celui que les psychanalystes donnent au mot) entre distance et participation, recul critique et identification. L'objet de l'analyse, c'est la façon dont un lecteur réel, pourvu d'une culture, d'une idéologie et d'un inconscient, joue le jeu du texte en mobilisant les différentes instances de l'appareil psychique (ça, moi et sur-moi)<sup>5</sup>. Deux ouvrages, plus récents, méritent également l'attention. Le remarquable *Stéréotype et lecture* de Jean-Louis Dufays (Liège, Mardaga, 1994) propose, à partir d'un examen du rôle des stéréotypes dans le rapport au texte, une véritable théorie de la lecture qui s'appuie sur la synthèse la plus complète et la plus claire existant à ce jour. L'examen des clichés nécessaires à la compréhension conduit J.-L. Dufays à envisager les réactions d'un lecteur réel, déterminé historiquement et culturellement<sup>6</sup>. Enfin, le dernier ouvrage de B. Gervais, *A l'Ecoute de la lecture* (Québec, VLB, 1993), se penche sur

l'économie de l'activité lectrice telle qu'elle s'effectue réellement. L'étude propose une typologie des régimes de lecture selon l'équilibre établi entre les deux opérations qui fondent tout rapport au texte : la *progression* et la *compréhension*<sup>7</sup>.

Les études sur *l'après* de la lecture concernent plus la réception que l'acte de lire proprement dit. Il faut, bien sûr, mentionner l'ouvrage fondateur de H. R. Jauss, *Pour une Esthétique de la réception* (trad. franç., Paris, Gallimard, 1978)<sup>8</sup>, qui analyse les relations entre une œuvre et un public – et, en particulier, la façon dont l'œuvre agit sur les normes esthétiques et sociales d'une époque<sup>9</sup>. Cette approche a été relayée par des recherches plus directement sociologiques concernant la réception de tel ou tel public. Dans ce registre, l'ouvrage de P. Jozsa et J. Leenhardt, *Lire la lecture* (Paris, Le Sycomore, 1982), proposant, au moyen de questionnaires, une étude comparée des lectorats français et hongrois, à partir de la lecture de deux textes contemporains (*Le Cimetière de rouille* de Fejes et *Les Choses* de Pérec), est devenu un classique.

Pour résumer ce tour d'horizon malheureusement trop rapide<sup>10</sup>, disons que les théories internes se situent en amont de la lecture et supposent une *quasi*-équivalence entre les exigences du texte et les réactions du lecteur, alors que les théories externes se situent en aval et s'intéressent moins au texte qu'à la lecture effective.

Malgré leurs orientations différentes, les analyses de la lecture s'accordent cependant sur une idée essentielle qui, pour une large part, est à l'origine de cette revue : la spécificité littéraire, si elle existe, ne saurait en tout état de cause se réduire à une structure ou un ensemble de procédés. Si les chercheurs des années 1970, ressentant le besoin de faire éclater la clôture structurale, définissaient le texte comme « productivité » (Kristeva), « tissu » (Barthes), « différence » (Derrida), il revient aux théoriciens de la lecture d'avoir marqué que cette polysémie constitutive était autant sinon plus le fait des lecteurs que des textes eux-mêmes. Si *littérarité* il y a (le terme, il est vrai, n'est plus guère à la mode), c'est dans la relation texte/lecteur qu'il faut la chercher. Se demander ce qui définit les œuvres littéraires, n'est-ce pas se demander pourquoi on les lit encore ? Dans quelle mesure et comment elles continuent à nous parler ? C'est à ces questions que cette revue tentera de répondre au fil des numéros. A partir d'un *corpus* littéraire, elle envisagera l'acte de lecture dans la diversité de ses dimensions, s'intéressant à la fois :

- au(x) public(s) de l'œuvre (approche sociologique),
- aux conditions d'un rapport au texte tributaire du niveau culturel, des habitudes sociales, de l'état de l'enseignement et de la philosophie des autorités (approche historique),
- à la mise en condition du lecteur par le texte lui-même (approche linguistique)
- aux représentations du sujet lisant (approche cognitive),
- aux effets qu'une œuvre peut avoir sur un public circonscrit ou un individu (approche culturelle, psychologique et psychanalytique).

On retrouvera dans chaque numéro les rubriques suivantes :

- Un dossier thématique sur une question de fond touchant la lecture des textes littéraires ;

- Des articles « libres » ne s'inscrivant pas dans le cadre du dossier thématique ;
- Un compte rendu des livres, articles et thèses consacrés à l'étude de la lecture ;
- Une rubrique d'information sur les colloques à venir et les parutions prochaines en France et à l'étranger ;
- Une rubrique sur « l'actualité de la lecture » (évolution des pratiques lectorales, influence des nouvelles technologies, etc.. ).

Nous avons choisi, pour le premier numéro, de consacrer le dossier thématique à une question de fond, dont les enjeux touchent à différentes disciplines : *l'interprétation*. Si lire ne saurait se réduire à la construction d'un sens (pas de littérature sans « plaisir du texte »), il n'en reste pas moins que les textes littéraires *signifient*, et ce d'une façon qui leur est propre. D'où vient le sens perceptible à la lecture ? Comment s'élabore-t-il ? Quelle part en revient au lecteur ? L'interprétation obéit-elle à des normes ? Emprunte-t-elle des parcours déterminés ? Quelle est la part du culturel, du pulsionnel, de l'idéologique ? L'analyse sera conduite aussi bien dans une perspective cognitive et linguistique (comment le sujet-lecteur construit-il le sens du texte ? En quoi son activité est-elle circonscrite, voire déterminée par le texte lui-même ?) que dans une perspective historique (comment interprète-t-on selon les époques ? L'interprétation littéraire est-elle codifiée et, si oui, par qui et selon quelles modalités ?). La question sera abordée à la fois sur un plan général (peut-on dégager un système symbolique s'appliquant à toute la littérature, voire à l'ensemble du domaine artistique ?) et sur un plan plus particulier (l'interprétation et les genres, l'interprétation et le texte singulier). De telles interrogations ouvrent, on le voit, sur les problèmes du symbolisme, de la codification rhétorique, de la dimension culturelle et anthropologique de la lecture, voire de la spécificité littéraire. L'enjeu de ce dossier est de faire dialoguer des approches et des perspectives qui, malheureusement, s'ignorent souvent. Savoir comment on interprète dans l'Antiquité, au Moyen-Age, ou à la Renaissance, dans des langues et des espaces culturels variés, ne peut qu'enrichir la réflexion contemporaine sur la nature et la fonction de la littérature.

Ce premier numéro se présente de la façon suivante:

Dans le dossier sur l'interprétation, nous proposons d'abord un article de Bertrand Gervais posant le problème, puis une série d'études portant sur des textes précis, et, pour finir, deux articles de synthèse plus théoriques.

L'article de Bertrand Gervais (« Le sombre feu de l'appropriation : lecture et interprétation de *Feu pâle* de Vladimir Nabokov ») réfléchit sur les limites de l'appropriation du texte par le critique à partir de la représentation satirique dont elle est l'objet dans l'œuvre étudiée.

Les analyses sur *corpus* montrent comment le sens d'un texte dépend de parcours de lecture assez précisément codifiés selon les époques et les auteurs. Than-Vân-That (« Enjeux et méthodes de l'interprétation génétique chez Proust : censure et métamorphoses du "petit cabinet sentant l'iris" ») propose, à propos d'une scène célèbre de *La Recherche*, une méthode d'interprétation fondée sur un parcours génétique à travers les différentes variantes d'un même épisode. Louis Gemenne (« L'effet-lecteur dans un roman de Sepulveda : entre allégorie et didactique de la lecture littéraire ») examine la façon dont la représentation littéraire de la lecture nous apprend quelque chose sur la lecture de la littérature. Régine Borderie (« Ressemblance et interprétation: à propos d'un portrait du *Médecin de campagne* ») montre

comment le décryptage du portrait passe par la saisie de ressemblances. Philippe Dufour (« Le lecteur introuvable ») s'interroge, à travers la notion d'*indisable*, sur la problématique de la communication et de l'interprétation telle qu'elle est posée par Flaubert.

Les deux articles de synthèse sont dus l'un à Jean-Marc Talpin (« Lire: de l'entreprise à l'interprète ») qui réfléchit sur la notion d'« interprétation » à travers une comparaison « lecture-cure », l'autre à Dominique Ducard (« La levée du sens : une note de lecture de Lévi-Strauss ») qui s'interroge sur « l'après-coup » de l'interprétation à partir des travaux de Freud sur l'interprétation des rêves et de la notion de « signifiante » telle qu'elle a été introduite par Julia Kristeva.

La section « Problèmes de lecture » propose une étude de Michel Charolles (« Lecture et identification des personnages dans les récits de métamorphose ») analysant, dans une perspective linguistique, les problèmes posés par la désignation des personnages dans les récits de transmutation et les effets de lecture qui en découlent.

Dans la rubrique sur « l'actualité de la lecture », on trouvera, après une présentation de Linda Collinge, une réflexion inquiète de Franc Schuerewegen (« Hyper-Proust ») sur la façon dont l'ordinateur, à travers l'élaboration d'« hypertextes », modifie les modes de lecture.

Le numéro s'achève avec les rubriques traditionnelles sur les comptes rendus et les informations.

Vincent JOUVE

1. La démarche de Michel Charles, dont les fondements historiques avaient été analysés dans *L'Arbre et la source* (Paris, Seuil, Coll. « Poétique », 1985), vient d'être précisée et développée dans son dernier ouvrage, *Introduction à l'étude des textes* (Paris, Seuil, Coll. « Poétique », 1995). Voir le compte rendu de ce livre p.179.

2. Le texte original date de 1978.

3. Le texte original date de 1979.

4. M. Picard a proposé une application pratique de sa théorie dans *Nodier, La Fée aux miettes ; Loup y es-tu?* (Paris, P.U.F., Coll. « Le Texte rêve », 1992).

5. Le dernier ouvrage de M. Picard, *La Littérature et La mort* (Paris, P.U.F., Coll. « Ecriture », 1995) envisage la question à partir d'un *corpus* éminemment problématique : celui des textes « mettant en scène » la mort. Voir le compte rendu p.198.

6. Voir le compte rendu p.188.

7. Voir le compte rendu p.192.

8. La version originale date de 1972.

9. La réflexion de Jauss s'est, depuis cet ouvrage fondateur, très nettement transformée dans ses principes comme dans ses centres d'intérêt. C'est la question du « plaisir esthétique » qui, ces dernières années, a focalisé l'attention du critique. Voir, à ce propos, le bilan dressé par

Franc Schuerewegen dans « Théories de la réception » in *Méthodes du Texte* (ouv. coll., Paris-Louvain-la-Neuve, Duculot, 1987).

10. J'évoquerai rapidement quelques études récentes : V. Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman* (Paris, P.U.F., Coll. « Écriture », 1992); G. Molinié et A. Viala, *Approches de la réception* (Paris, P.U.F., Coll. « Perspectives littéraires », 1993) et, dans une optique plus linguistique, les travaux de sémantique textuelle de François Rastier. *L'Effet-personnage* est une tentative de conciliation entre approche interne et approche externe ; l'ouvrage de G. Molinié et de A. Viala est un dialogue entre la sémiostylistique et la sociopoétique (Voir le compte rendu). On trouvera une présentation des recherches de F. Rastier p. 208.